Prix : 50 Centimes. — Franco par la poste : 60 Centimes.

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONTEMPORAINS

Portraits et Silhouettes au XIXe siècle

CHAMPFLEURY
COURBET

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1870

CHAMPFLEURY

COURBET



CHAMPFLEURY

HISTOIRE CONTEMPORAINE
Portraits et Silhouettes au XIXe siècle.

CHAMPFLEURY
COURBET

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

92

Troisième édition

PARIS
LIBRAIRIE DES CONTEMPORAINS
13, RUE DE TOURNON
Et chez tous les libraires de France et de l'Étranger

1869

CHAMPFLEURY

Avez-vous jamais compris les querelles d'école ? Depuis vingt-cinq ans ils se battent sur le terrain des lettres, qui pour une doctrine, qui pour une autre, et chose étrange, il n'y a pas le plus léger prétexte à bataille. Tout le monde a raison.

Pourquoi donc alors tirer tant de glai-

ves et déployer tant de bannières ? Est-ce que l'art n'est pas multiple? Avez-vous le droit de l'envisager seulement sous une de ses formes, en jetant le voile sur toutes les autres ? Vous seriez le premier à rire du lapidaire assez absurde pour ne tailler qu'une seule facette à un diamant.

Ceci est à l'adresse de MM. Champfleury et Courbet, deux fiers paladins, morbleu ! L'idéal n'a qu'à bien se tenir, le *réalisme* n'en fera qu'une bouchée. Réalisme, c'est à dire exactitude absolue, reproduction nette, scrupuleuse, et au besoin triviale, de tous les types, en littérature comme en peinture.

O grand'mère ! que vous avez de grandes dents !

Voyons, messieurs, renoncez à jouer le rôle du loup ; ne croquez pas ce pauvre petit Chaperon rouge. Ecole réaliste ! il ne fallait plus, en vérité, que celle-là

pour faire suite à l'école classique, à l'école romantique et à l'école du bon sens, qui ont voulu nous manger tour à tour. Si vous êtes sages, vous vous bornerez simplement à l'exploitation de votre genre, sans décrier celui des autres. Un amateur qui s'extasie devant les tableaux de l'école flamande n'ôte absolument rien au mérite des fresques de Raphaël... Non, messieurs! et le meilleur roman de Balzac n'enlève rien à l'éclat du diadème poétique de Victor Hugo. Nous avons frémi, hier, aux sinistres développements d'un drame; demain nous assisterons sans déplaisir à une représentation de *la Ciguë* ou de *Mademoiselle de la Seiglière*. Quelquefois, le soir, lorsque Rachel ne voyageait point en Russie ou à New-York, si la chaleur n'était pas trop étouffante et si notre digestion n'était pas trop pénible, eh bien, nous supportions volontiers une

tragédie de Corneille... Oui, messieurs! et le public nous ressemble. Une école ne démolit jamais l'autre. Nous acceptons votre *réalisme* comme une des formes de l'art, comme une des facettes du diamant, et nous ne reconnaissons en littérature qu'une doctrine, celle du goût.

L'auteur de *Mademoiselle Mariette* est né à Laon, le 10 septembre 1821. Son aïeul, qui s'appelait Husson, changea son nom patronymique, et transmit à ses descendants celui de Fleury. Le petit-fils, à son tour, jugea convenable d'ajouter un *champ* de plus à l'héritage et de signer Champfleury. Or ce soin délicat de poétiser un nom nous semble tout à fait contraire aux principes du *réalisme*, et le jeune écrivain se trouve, dès le début, en opposition directe avec son école.

Voilà de nos apôtres!

Champfleury, dans les *Souffrances du*

professeur Delteil, confesse trop ingénument les énormités de sa vie de collége pour que nous prenions à tâche de lui administrer de nouveau ce que jadis il a dû recevoir plus d'une fois, des coups de férule. On lit son histoire en parcourant celle du *petit Bineau*, ce méchant espiègle, qui rapportait sans cesse à la maison des culottes déchirées et d'abominables bulletins, où, parmi les nombreuses observations du maître, *conduite légère* était la moins triste et la moins accablante. Dès l'âge le plus tendre, Jules (c'est le nom de baptême de notre héros) ne manifesta d'enthousiasme que pour la musique ou la lecture des pièces de théâtre. Madame Fleury ne put vaincre chez son fils les instincts de la dissipation et du vagabondage qu'en lui permettant de lire les œuvres de Molière. Jules se délectait surtout aux intermèdes et aux di-

vertissements, où le grand auteur comique use à satiété du bâton et de la seringue. Le goût décidé qu'il montra plus tard pour la pantomime ne fut évidemment qu'une réminiscence de ses premières lectures.

Arrivé en quatrième, Jules *petit Bineau* déclara qu'il ne voulait plus retourner au collége, alléguant, pour justifier cette brusque détermination, qu'il avait les vers latins en horreur profonde. Il a voué une haine égale aux vers français. Ne s'expliquant pas cette aversion bizarre, Théophile Gautier voulut, un jour, enseigner la prosodie à ce contempteur incorrigible des poëtes.

— Enfin, dit l'illustre maître, conviens qu'il est par trop ridicule de repousser la versification.

— Pourquoi?... Tu repousses bien la

musique [1] ! riposte Champfleury. Dès que tu considères un piano comme une armoire, laisse-moi dire que les rimes sont des clochettes.

Il n'y eut plus moyen de s'entendre. Si l'auteur de *Mademoiselle Mariette*, en quittant le collége, n'avait qu'une très-médiocre connaissance des langues grecque et latine, en revanche il déchiffrait au mieux les triples croches et sonnait admirablement du cor. Il se distinguait aussi sur le violoncelle à l'orchestre du théâtre de Laon. Ses relations un peu folles avec les actrices et les acteurs de province lui ont inspiré *les Ragotins*, une des plus jolies nouvelles des *Contes d'été*.

1. Malgré deux ou trois cents feuilletons qu'il a rédigés, à diverses époques, sur des symphonies ou des opéras, Théophile est l'écrivain le plus *musicophobe* des temps modernes.

Mais sa famille trouva que ceci ne constituait point une éducation ; elle envoya le jeune homme dans une école supérieure où l'on n'enseignait que la littérature et les langues vivantes.

Deux années après, M. Fleury, secrétaire de la municipalité de Laon, prit son fils avec lui, dans l'espoir qu'il arriverait à lui succéder un jour. Mais ayant osé, par malheur, avoir quelques idées neuves en administration, le pauvre secrétaire fut cassé brutalement aux gages et sortit avec son fils des bureaux de l'Hôtel-de-Ville.

Champfleury ne pardonne point à ses compatriotes l'intrigue dont fut victime l'auteur de ses jours. Il a consacré jusqu'alors à la vengeance une bonne moitié des élucubrations de sa plume, et son curieux livre des *Bourgeois de Molin-*

chart [1] n'a pas été goûté le moins du monde, assure-t-on, dans le chef-lieu du département de l'Aisne.

Toujours très-amateur de lecture, Champfleury s'imagina que le métier de libraire était le seul qui pût lui donner plein contentement de ses goûts. Il prit, un beau matin, la route de la capitale, et se fit admettre, en qualité de commis, dans une maison très-importante du quai des Grands-Augustins. On s'occupait exclusivement dans cette maison du placement des œuvres de Balzac et d'Eugène Sue. Mille volumes furent déposés, chaque jour, en paquets énormes, sur les épaules du jeune provincial, qui n'eut pas même l'autorisation d'en lire un seul. Il en fallait beaucoup moins pour le dégoû-

1. Ce roman de Champfleury a été publié par le journal *la Presse*.

ter à tout jamais de la profession de libraire. Désertant au plus vite avec deux autres commis, dont l'humérus était aussi disloqué que le sien [1], Champfleury se reposa six mois de ses fatigues, profitant de quelques écus qui lui restaient en poche pour cultiver la connaissance de nombre de rapins à longue crinière et d'une foule d'artistes dramatiques au talent méconnu. Sa bourse, comme on se l'imagine bien, ne tarda pas à loger le diable. Il s'aguerrit alors à la misère joyeuse, narguant les privations et riant au nez de la faim, qui parfois resta plusieurs jours assise à la porte de ce phalanstère de bohèmes.

M. Fleury, qui venait d'acquérir un

1. L'un de ces jeunes gens est aujourd'hui banquier en province; c'est le frère de l'ancien ministre Fortoul. Le second a pris rang parmi nos peintres distingués; il se nomme Chintreuil.

atelier typographique[1] et de fonder un journal, rappela son fils dans la vieille cité picarde.

Celui-ci devait bientôt la remplir de trouble et de désordre. Le jour, il aidait son père dans ses travaux d'imprimeur, et la feuille périodique lui permettait de faire ses premières armes en littérature; mais le soir venu, sés occupations étaient d'un tout autre genre. On le vit se livrer dans les bals du faubourg à des évolutions chorégraphiques importées de la Grande-Chaumière ou de la Chartreuse. Puis il se déclara le chef d'une bande de six vauriens intrépides qui, chaque nuit, profi-

1. Le frère de Jules, Édouard Fleury, est aujourd'hui à la tête de cet établissement. Outre sa qualité de maître typographe, M. Édouard Fleury est auteur de quelques ouvrages de philosophie économique et d'études remarquables sur les hommes de 93.

tant du sommeil des bourgeois paisibles, démolissaient et bouleversaient tout.

Fort heureusement pour la tranquillité de sa ville natale, Champfleury prêta l'oreille aux insinuations du diable littéraire, qui lui conseillait, en vertu de quelques articles passables insérés dans la feuille laonnaise, de reprendre le chemin de Paris, où devaient nécessairement se dérouler pour le jeune rédacteur les plus larges horizons de la gloire.

Il revint donc au milieu de sa troupe originale de cabotins et de peintres. Elle s'était accrue, pendant son absence, du futur romancier Murger et de *Chien-Caillou*, ce misérable graveur à l'eau-forte, sur lequel Champfleury a écrit une simple nouvelle de trente pages que Victor Hugo, le premier, regarda comme un chef-d'œuvre, Le grand poëte, après avoir lu *Chien-Caillou*, ne tarissait plus en

louanges. Il pria tous ses intimes de complimenter l'auteur. Enfin il daigna lui écrire :

« Monsieur,

« Vous avez médité sur ceux qui souffrent, et moi aussi. Un soir que vous passerez place Royale, nous causerons de toutes ces choses graves, qui ne préoccupent point les législateurs et les gouvernants, et qui préoccupent ces espèces de rêveurs frivoles qu'on appelle des poëtes. »

Champfleury se dirigea donc vers la place Royale, afin de rendre visite au maître.

Victor Hugo dînait avec sa famille. On introduisit le jeune homme dans un vaste salon tout encombré de tapisseries de

haute lisse, de bahuts, d'armures et de tableaux précieux. Sans prendre garde à ces magnificences, l'auteur de *Chien-Caillou* se prit à tomber en extase devant un gros chat, couché sur un tapis de l'Inde, et qui se chauffait paresseusement au foyer.

La race féline a toutes les sympathies de notre auteur. Nous trouvons un chat dans les *Contes domestiques*, et celui de *Mademoiselle Mariette* est véritablement un matou d'une distinction rare. Ouvrez le cabinet de l'écrivain réaliste, vous y apercevrez une foule de chats en broderie ou en peinture.

Donc Champfleury s'approcha de l'angora du poëte. Il voulut lui faire quelques amitiés, que celui-ci repoussa d'abord en jurant et en dressant le dos. Néanmoins le jeune homme réussit à l'amadouer à force de caresses; il entra pleinement

dans les bonnes grâces de l'animal, et quand, le dîner fini, toute la famille Hugo parut au salon, le père de *Notre-Dame* en tête, on vit Champfleury qui se roulait avec le chat sur le tapis de l'Inde.

Victor Hugo s'émerveilla de l'originalité du visiteur. Au lieu de *causer de ceux qui souffrent*, on passa la soirée à dire toutes sortes d'histoires plaisantes sur les chats. S'il eût été permis à Buffon de revenir un instant de l'autre monde, la conversation lui aurait paru fort instructive. Hugo, du reste, renouvela ses louanges au sujet de la touchante histoire du graveur à l'eau-forte.

Champfleury travaillait alors au *Corsaire*, et nous lui devons un très-curieux portrait du rédacteur en chef de cette feuille, M. Lepoitevin-Saint-Alme.

Ce vieil homme de lettrcs avorté (nous parlons au point de vue de la réputation)

traitait ses jeunes confrères avec une rare insolence. Il en avait toujours douze ou quinze pour collaborateurs, qu'il baptisait du nom très-irrévérencieux de *petits crétins*. Quant à leurs articles, il les appelait non moins irrévérencieusement des *crottes*. Or, le soir même de la visite à la place Royale, notre rédacteur en chef, rencontrant Champfleury dans les bureaux du *Corsaire*, lui donna sur l'épaule deux ou trois tapes familières, en disant :

— Soyez le bienvenu, mon petit crétin. Nous apportez-vous des crottes ?

— Monsieur, répondit l'auteur de *Chien-Caillou*, d'autant plus offusqué de cette impertinence, que les éloges de Victor Hugo retentissaient encore à son oreille, apprenez que ces crottes-là sont taillées comme des pierres fines !

— Ah ! miséricorde ! s'écria le vieux journaliste, voici mes crétins qui tombent dans le péché d'orgueil !... Où allons-nous ? où allons-nous ?

En attendant, il eut pour Champfleury, à dater de ce jour, une considération particulière et lui épargna toute espèce d'apostrophe désobligeante.

Lepoitevin-Saint-Alme payait ses rédacteurs le moins possible, en sorte que notre héros, bien que passablement connu déjà [1], n'était point riche. Il habitait une mansarde, dont le mobilier se composait d'un lit en bois peint, d'une table et d'un vieux fauteuil.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Mademoiselle Mariette et Champfleury

1. *Pauvre Trompette* et *Feu Miette*, deux petits volumes, avaient suivi la publication de *Chien-Caillou*.

purent tout à leur aise faire écho à Lisette et à Béranger. Ces dames, aussi folles l'une que l'autre, aussi coquettes et aussi séduisantes, eurent plus d'une fois à se reprocher les mêmes torts.

J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Champfleury, dans ses œuvres, a raconté fort en détail toutes ces délicates histoires, et peut-être même avec un excès de *réalisme* dont la morale devrait se plaindre. Lisez les *Aventures de mademoiselle Mariette*, si bon vous semble, et laissez-nous tirer le rideau.

Voyant qu'il avait un assez grand nombre de nouvelles pour en composer un volume, le jeune homme parvint à inspirer, nous ne savons plus à quel imprimeur, une confiance sans limites, et les

frères Martinon reçurent en dépôt son premier livre. On n'en vendit pas quinze exemplaires. Heureusement le journalisme était là pour consoler Champfleury et lui donner toute la publicité que lui refusait le volume. *Les Souffrances de M. le professeur Delteil*, — *les Trios des Chenizelles* et *les Ragotins* obtinrent dans la *Revue de Paris* un retentissement de bon aloi.

Mais, à l'heure même du succès, quittant les journaux et renonçant à ses études réalistes, notre romancier se dirige vers le boulevard du Temple, ouvre la porte des Funambules et s'amuse à barbouiller de farine le visage de Pierrot. Sans dire gare et tout à fait à l'improviste, il devient l'auteur de pantomimes le plus distingué de son époque. Cinquante colonnes du feuilleton de la *Presse* l'affirment au public. Les comptes rendus sont

signés Gérard de Nerval ou Théophile Gautier. Quelle gloire !

Dites à Champfleury qu'il a ressuscité Debureau dans la personne de Paul Legrand, vous le rendrez le plus heureux des hommes.

Il espérait bien aussi doter les Funambules d'une Colombine de premier choix ; mais l'actrice à laquelle il prodiguait ses conseils était d'un caractère beaucoup trop folâtre pour en tirer profit. Elle ne fut pas même touchée de cette missive doucement ironique, publiée depuis dans les *Contes d'automne*.

LETTRE A COLOMBINE

« J'ai à me plaindre de toi ; tu tournes à la grande actrice et tu ne me sembles pas exécuter ta danse d'une façon sérieuse. Crois-tu que tu t'es cassé les jam-

bes dans ta jeunesse avec un maître pour t'amuser par la suite à rire avec les comédiens sur le théâtre, à regarder dans la salle ce qui s'y passe et à faire de petites grimaces au chef d'orchestre ? Si tu continues longtemps ce commerce, Colombine, il vaudrait mieux pour toi tâcher d'obtenir un bon bureau de tabac. Il passe toute la journée une quantité de jeunes gens parmi lesquels on rencontre facilement trois ou quatre adorateurs ; l'art du cornet de papier ne demande pas de longues études : aie soin d'avoir une petite patte de lapin blanc avec laquelle tu ramasseras les bribes de tabac sur le comptoir ; tu les mêleras adroitement au tabac frais, afin de ne rien perdre, et tu arrangeras le tout de telle sorte que le consommateur ne se doute pas que tu lui as servi au moins moitié miettes. Quand aux cigares, il est bon de procéder à la

visite des boîtes de la régie et de trier ceux qui sont les mieux faits, pour les mettre dans une boîte spéciale destinée à la clientèle riche; les mauvais cigares mal faits, verts, humides, sont réservés à la population flottante parisienne qui ne fait que passer par hasard dans ta boutique plutôt que dans celle d'à côté; cette population fume pour avoir quelque chose dans les lèvres et ne s'inquiète pas de la bonne qualité des cigares. Certainement tu feras une jolie marchande de tabac. J'oubliais encore une recommandation : quand un jeune homme, ou plutôt un homme d'un certain âge, jette sur le comptoir une pièce d'or en demandant un cigare de cinq sous, ne manque pas de lui dire : « Trois bien secs, monsieur »; c'est la formule que j'ai surprise à une marchande du boulevard Montmartre, l'illustre Lolo, qui est en train de faire

une fortune avec le *trois bien secs*, comme d'autres avec le trois-six. Tu comprends, mon amie, qu'il est difficile de refuser une jolie femme qui vous offre un petit paquet artistement fait, contenant trois cigares, et qui vous les garantit bien secs avec un doux sourire. Il faut être tout à fait manant pour refuser, et il se trouve qu'au bout de la journée tu peux avoir pris à ce piége une centaine d'hommes polis, c'est à dire que, par un simple morceau de papier, tu as forcé la vente de deux cents cigares. Ne trouves-tu pas mon idée heureuse? Quand une comédienne croit qu'elle est sur les planches pour s'amuser, mieux vaut pour elle s'adonner à l'un de ces petits commerces. Il est plus facile de trôner dans un débit de tabac qu'au théâtre. »

Cette lettre, d'une délicatesse charmante, écrite à une Colombine des Fu-

nambules, devait nécessairement rester incomprise. Peut-être la contrariété qu'en éprouva Champfleury le ramena-t-il plus vite à ses contes. Les lecteurs n'y ont rien perdu.

Vers ce temps-là, son modeste mobilier fut saisi par un impitoyable propriétaire, et, pour la troisième fois, il alla demander asile à ses amis les bohèmes. On l'accueillit à bras ouverts. La bande était augmentée de Pierre Dupont, des peintres Courbet, Bonvin, Chintreuil, et d'une douzaine d'autres artistes et littérateurs pleins d'avenir, très-pauvres d'argent, mais riches en gaieté. Tous travaillaient, chantaient, philosophaient dans un garni commun de la rue des Canettes, non loin du fameux cabinet de lecture de madame Cardinal, chez laquelle Murger et Champfleury louaient des livres. Cette excellente femme, dont ils ont parlé dans

leurs œuvres, ne prononçait jamais leur nom sans un vif sentiment d'orgueil et de reconnaissance :

« — Je les ai connus ! s'écriait-elle. Ils venaient me voir. C'est là tout en face qu'ils demeuraient, mes auteurs ! »

Il faut dire que, rue des Canettes, l'abondance ne régnait pas tous les jours. Quand le dîner manquait à l'appel, un de nos bohèmes ouvrait la *Cuisinière bourgeoise*, y cherchait la formule des mets les plus exquis, lisait à haute voix cette formule, et les estomacs se déclaraient satisfaits.

Si, par hasard, un des hôtes du garni se trouvait en fonds, la pittoresque phalange débouchait, comme un seul homme, de la sombre allée du garni, traversait la rue avec la rapidité de l'ouragan et courait s'abattre tantôt sous les tilleuls de la

Chartreuse, tantôt sur les banquettes du parterre de l'Odéon, pour y siffler les pièces de M. Ponsard.

Déjà fort indisposé contre cet écrivain, Champfleury poussa la haine, un soir, jusqu'à le vouer aux dieux infernaux. Voici pour quel motif.

A une représentation de *Lucrèce*, ayant protesté contre le genre avec trop de chaleur, on le mit à la porte, et, comme il opposait quelque résistance, un municipal fanatique jugea convenable, non-seulement de le jeter dehors, mais aussi de lui administrer deux pouces de baïonnette dans la partie la plus charnue de sa personne. L'humiliation était grande, si la blessure n'était pas dangereuse, et Champfleury déclara qu'il exécrerait Ponsard aussi longtemps que durerait la renommée de ce tragique. Sa haine, en conséquence, n'a été que passagère.

Dans les *Confessions de Sylvius*[1], notre écrivain reproduit en détail toutes ces mœurs extravagantes. Il étudie sur le vif les grands hommes du ruisseau, les personnages étranges de l'atelier, si terribles par leurs charges grotesques et leurs *scies* éternelles. MM. les rapins sont dessinés là de pied en cap.

Tout doit finir en ce monde, principalement la vie de bohème. Il est bon de le répéter à une foule de jeunes étourdis trop prompts à croire que le métier d'hommes de lettres, le plus difficile et

1. Une des nouvelles réunies dans les *Contes vieux et nouveaux*, par l'éditeur Michel Lévy. Ce livre, avec les *Excentriques*, forme la première manière de Champfleury. On y trouve des croquis d'une naïveté parfaite, et dont le plus grand charme, selon nous, consiste dans l'inexpérience même du jeune auteur, qui ne savait pas encore par quels procédés on combine dans un roman l'action des personnages.

le plus ardu de tous les métiers, s'apprend à la Chaumière.

Lorsque, plus tard, Champfleury publia les *Aventures de mademoiselle Mariette*, il était rentré depuis longtemps dans la vie réelle. Sa préface à miss G***, dont le dévouement amical a eu, dit-on, sur son avenir une si grande influence, montre un homme nouveau. Les *Contes domestiques* sont une calme peinture de la vie des petites provinces, et l'esprit du conteur marche, à partir de cette œuvre, vers des inspirations plus sages.

Du reste, au milieu de ses folles journées bohémiennes, que la bibliothèque fût royale, nationale ou impériale, Champfleury ne manquait jamais d'y passer, chaque jour, quatre ou cinq heures, penché sur des livres, et se formant une éducation préférable à celle du collége.

Il a été, sans contredit, sur les derniers

temps du règne de Louis-Philippe, un des collaborateurs les plus estimés du *Corsaire*, de *l'Artiste* et de la *Revue de Paris*.

En 1848, nous le trouvons au nombre des fondateurs de *l'Événement*. Ne tirez de ceci nulle conséquence fâcheuse au sujet de ses opinions. Champfleury n'est affligé d'aucune teinte rubiconde. Il n'accepte pas les systèmes plus ou moins burlesques par lesquels nos judicieux démocrates ont eu, dans ce siècle, la prétention de remplacer le christianisme. Devenu par hasard ami du fameux Jean Journet, il n'emprunta rien, absolument rien, aux doctrines de ce bizarre apôtre, et se contenta de le peindre dans ses *Excentriques*. La ressemblance est parfaite.

Imaginez-vous que ce Jean Journet avait une manie aussi déplorable qu'alar-

mante : en sa qualité de fouriériste de premier choix, ce qui ne constitue pas l'idéal de la délicatesse et de la pudeur, il prêchait éternellement l'inconstance aux femmes de ses amis. Entrant un jour à l'improviste, l'auteur de *Chien-Caillou* le surprend aux genoux de Mariette. Jean Journet la suppliait, au nom de Fourier, de lui octroyer, à lui l'apôtre, une faveur que la trop sensible fille accordait bien sans l'invocation d'une aussi puissante autorité. Champfleury leva sa canne, ainsi que tout autre l'eût fait à sa place en pareille occurrence.

Mais le bon apôtre tendait les épaules avec une résignation si courageuse, que Jules s'écria :

— Te rosser !... ma foi, non !... Ce ne serait plus aussi drôle. J'aime bien mieux raconter demain l'histoire dans *le Corsaire*.

Et Champfleury la raconta.

Vers 1849, eut lieu dans *la Voix du Peuple* la publication d'un roman rustique ayant pour titre *les Oies de Noël*[1]. Ce nouveau livre du jeune conteur obtint un succès franchement populaire. Il se distingue par un sens merveilleux des choses simples et par une peinture fidèle de la vie domestique.

Tandis que *les Oies de Noël* se publiaient, au plus fort de la Révolution, dans le plus révolutionnaire de tous les

1. Tout ce que nous avons cité jusqu'à présent des œuvres de Champfleury, comme tout ce que nous citerons encore, a été réuni en volumes, à la librairie Hachette, sous les titres génériques de *Contes d'automne*, — *Contes d'été*, — et *Contes de printemps*. L'auteur a disséminé, en outre, dans les Revues et dans les feuilles périodiques, nombre d'articles Beaux-Arts très-savants. On ne doit pas oublier non plus dans la collection de ses œuvres une étude biographique charmante sur les célèbres frères Lenain.

journaux, notre auteur, se trouvant, un soir, à courir les rues passé minuit, propose à un camarade qui le suivait d'entrer dans un de ces restaurants borgnes toujours ouverts aux environs de la Halle. Comme ils soupaient au milieu de la foule indescriptible qui encombre ce genre d'établissements, son compagnon, qui n'était pas très-fort sur le chapitre de la prudence, articule très-haut, à diverses reprises, le nom de Champfleury. Aussitôt un homme à longue barbe et à figure sinistre quitte une table voisine et s'approche de nos soupeurs.

Tu te nommes Champfleury, citoyen? demanda-t-il d'une voix rude.

— Oui, c'est mon nom, dit Jules en le considérant avec une sorte d'épouvante.

— Est-ce toi qui fais *les Oies de Noël*?

— C'est moi-même.

— Sacrebleu ! mais il faut que je t'embrasse, alors ! Je lis ton feuilleton tous les jours... il est superbe ! Voyons, ne fais pas la bégueule... Embrasse-moi !

Champfleury dut en passer par l'accolade.

Or cet enthousiasme naïf d'un homme brutal, qui avait l'encolure d'un des plus fougueux montagnards de Caussidière, lui démontra victorieusement qu'on peut être compris par tous, en reproduisant des scènes tranquilles et simples. *Les Oies de Noël* sont conçues dans la manière douce de Dickens. Un écrivain se créera donc aisément des lecteurs parmi les masses populaires en restant dans le domaine pur des lettres, sans recourir aux acides violents de la politique.

Agé de vingt-huit ans à peine, et célèbre à un âge où Rousseau n'avait point encore écrit une ligne, Champfleury

devait être discuté sévèrement par nos aristarques.

Il trouva surtout derrière ses talons quelques-uns de ces gentilshommes surannés, qui font de la littérature par désœuvrement, pour se donner un genre, absolument comme d'autres s'occupent de turf. Ces messieurs, grâce à la fortune bien plutôt qu'au génie, peuplent leurs salons d'admirateurs à gages. Ils achètent un quart de Revue, tout exprès pour y publier les enfants malingres de leur imagination lymphatique, graissent la patte aux éditeurs pour arriver au retentissement du volume, achètent, à raison de *quinze centimes* la ligne, nombre de comptes-rendus élogieux, et finissent par se croire, à une heure donnée, les régents du beau langage et du grand style.

Toujours la vraie gloire les offusque, par la raison très-simple que le chryso-

cale est humilié par l'éclat durable de l'or.

Lorsque la critique maltraite un auteur, le procédé le plus simple est de citer au hasard quelques passages des livres qu'elle incrimine, afin de la confondre et de démasquer sa mauvaise foi. Jetons les yeux sur un court fragment tiré des *Quatuors*, nouvelle délicieuse dont la *Revue de Paris* a eu la primeur.

« Rien n'est plus imposant que de voir quatre musiciens assis devant leurs pupitres.

« Ce sont quatre ouvriers qui exécntent un travail plein d'intérêt. Ils ont le contentement et l'orgueil naïf des charpentiers qui montrent le chef-d'œuvre.

« On cause encore à petit bruit dans la salle, que l'introduction envoie ses premiers accords; cela sert de débrouillement aux idées du compositeur, cela

échauffe les musiciens. La grande clarté n'est pas encore nécessaire; il ne faut pas effrayer les yeux avec le soleil de midi. Déjà la foule écoute.

« Les quatre instruments sont en plein quatuor; ils trottent pour ne pas se fatiguer d'abord. Il me semble que quatre voyageurs se sont rencontrés à l'auberge, le soir à souper; ils se lèvent de bon matin, boivent un petit coup en marchant gaiement dans la plaine.

« Le ciel est bleu, et il souffle un vent frais.

« La conversation s'anime; le violon raconte quelque bonne plaisanterie à son ami le second violon; l'alto l'a entendue et la redit au violoncelle, qui, en brave bourgeois, se la répète avec gravité pour la retenir et en faire jouir sa famille.

« Par moment, les quatre voyageurs parlent ensemble; mais les deux violons,

plus alertes, marchent en avant, se font des confidences, et laissent par derrière l'alto et la basse, qui ne restent pas sans bavarder.

« De temps en temps on se repose pour mieux marcher. Ne croyez pas que la conversation va tomber. Une exclamation part d'un côté : c'est l'alto ; une interrogation part de l'autre : c'est le violon. Et une aimable folie règne parmi les quatre compagnons, qui se disent les choses les plus gaies du monde.

« Mais le rire qui dure trop devient malséant.

« Le violon fait trêve à ses plaisanteries en racontant une histoire mélancolique. L'honnête alto comprend bien l'histoire, car il en a été témoin, et il ajoute même beaucoup de détails que ne connaissait pas le violon.

« Il faut voir les sympathies du vio-

loncelle pour ce récit; il pousse des exclamations qui ne sont pas variées, mais qui sont belles, parce qu'elles sont sincères. « Ah ! mon Dieu ! répète-t-il à tout instant, ah ! mon Dieu ! »

« L'histoire mélancolique est si bien racontée, que tous les quatre gémissent sur cet événement si touchant. Tout à coup on aperçoit un village dans le lointain; on oublie tout, les gais propos, la mélancolie, la fatigue du chemin, pour se donner une poignée de main.

« La route est finie, les quatre amis se séparent. »

Est-il possible, nous le demandons, de trouver un style descriptif plus original, plus délicat et plus simple ?

Si nous voulons maintenant lire quelques pages d'une sensibilité profonde, il nous suffira d'ouvrir *Grandeur et décadence d'une serinette*, et la nouvelle qui

a pour titre *Carnevale* [1]. Ou nous avons le malheur d'être organisé différemment que les autres hommes, ou chacun sentira comme nous son œil devenir humide en écoutant la prière de la petite fille du vieil organiste Freischmann. L'enfant joint les mains à son réveil, et s'adresse à sa mère, qui n'est plus :

« Maman Crete, j'ai encore bien dormi en pensant à vous. Maman Crete, puisque vous êtes dans le ciel en compagnie

1. *Contes vieux et nouveaux* (1854). Depuis cette époque jusqu'à ce jour, M. Champfleury a publié *les Sensations de Josquin* dans la *Revue des Deux-Mondes* (1855), — *M. de Bois d'Hyver* dans *la Presse* (1856), — la *Gazette de Champfleury* (1857), — *Souvenirs des Funambules* (1850), — *la Succession Le Camus* (1860), — *Recherches sur la légende du Bonhomme Misère* et *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui* (1861), — *les Peintres de la réalité sous Louis XIII* (1862). — *les Demoiselles Tourangeau, journal d'un étudiant* (1864), — *Histoire de la carricature antique* (1865), — *Les Chats*, étude originale et pittoresque (1868), — *L'Avocat Troublemé-nage* (1869), etc., etc.

des anges, faites que papa soit toujours heureux. Adieu, maman Crete. »

Suivons à présent au cimetière le pauvre fou Carnevale. Il dépose sur la tombe de sa femme morte la lettre que voici :

« Amie,

« Vous ne me répondez pas. Vous savez cependant que je vous aime. Est-ce que les distractions de l'autre pays vous font m'oublier? Ce serait bien mal, bien mal. Voilà déjà cinq jours, cinq longs jours que j'attends de vos nouvelles. Je ne dors plus, ou, si je m'assoupis un peu, c'est pour rêver de vous.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé votre adresse? Je vous aurais envoyé vos robes, vos habits... Ou bien plutôt ne me les redemandez pas, laissez-les moi, de grâce. Je les ai mis sur des chaises, et il

me semble que vous êtes là, dans une pièce à côté, et que vous allez entrer pour vous habiller. Et puis ces vêtements qui vous ont touchée embaument ma petite chambre ; alors je suis heureux en entrant.

« Je voudrais avoir votre portrait, mais bien fait, bien ressemblant, qui puisse rivaliser avec l'autre, car j'en ai un autre ; il est dans mes yeux, et celui-là ne s'altérera pas. Que je ferme les yeux, que je les ouvre, je vous vois sans cesse... Ah ! mon amie, qu'il est habile, le grand artiste qui veut bien me laisser ce portrait !

« Adieu, amie ; répondez-moi demain, aujourd'hui si vous pouvez. Si vous êtes trop occupée, je ne vous demande pas une page, ni une ligne, trois mots seulement. Dis-moi que tu m'aimes toujours.

« Carnevale. »

Mais assez sur le chapitre de l'éloge. Tout en professant beaucoup d'estime pour les qualités littéraires de l'ex-amoureux de mademoiselle Mariette, nous avons le regret de signaler en lui deux regrettables défauts. Le premier consiste à glisser dans toutes les Revues où la surveillance n'est point assez active des articles pleins d'enthousiasme sur les toiles de M. Courbet. Le second, moins dangerenx, mais aussi répréhensible, si l'on consulte les maximes du goût, porte Champfleury à entasser dans son domicile, sur un dressoir de campagne, des vases et des cuvettes rustiques, des plats et des saladiers à coq, tout ce qui tient, en un mot, à l'art sauvage de la poterie. Au milieu de cette vaisselle, on remarque un pot gigantesque, d'une capacité de trois litres au moins, et portant cette inscription sur son ventre énorme :

« *Le demy-septier de frère Louis Germain.* »

Par une perversité qui n'a point d'exemple, Champfleury a fait tout exprès fabriquer ce pot géant. Il rit d'avance de toutes les sottises que messieurs les académiciens pourront débiter là-dessus quelque jour. « — Bien certainement, dit notre perfide archéologue, ils écriront que Rabelais a connu le joyeux moine qui prenait ce petit tonneau pour un *demy-septier.* »

Dans la *Phrénologie* du 5 janvier 1857, M. Pierre Béraud, après un examen approfondi des bosses nombreuses disséminées sur le crâne de l'auteur de *Mademoiselle Mariette*, arrive à des conclusions extrêmement justes sur le caractère original et fantasque de notre héros. Je

renvoie mes lecteurs à ce piquant article et à celui de M. Alcide Dusolier, dans la *Revue nouvelle* du 1er février 1864. Nous empruntons à ce dernier quelques détails curieux pour finir cette étude biographique.

« Champfleury demeure à Montmartre, tout au fond d'une « cité ». On aboutit chez lui par une étroite allée qui file entre deux rangs de maisons basses qu'habitent des ménages d'ouvriers et de petits bourgeois. Au milieu de l'allée, une troupe de polissons joue aux billes, crie, triche, se dispute ; accroupie sur un seuil, une ménagère bat son beurre ou bat ses enfants ; d'autres, les bras nus et tout brillants encore de la pluie du lavoir, étendent leur linge sur des cordes qui relient familièrement les maisons. La vie d'intérieur débordant au dehors, la maison se déversant dans la rue, le sans-façon

provincial et Paris populaire : il me plaît d'avoir à chercher là le conteur familier des *Oies de Noël*.

« Voilà son logis, blanc avec des volets verts, — et pur de tout concierge !

« On traverse d'abord une salle à manger fort avenante qui semble vous sourire avec ses murs ruisselant d'assiettes, de soupières et de saladiers peints de mille couleurs vives et joyeuses : une tapisserie de faïence. Cette collection, orgueil et coquetterie de Champfleury, n'a certes pas la valeur artistique de celle du statuaire le Véel, mais les historiographes ne lui refuseront pas leur intérêt ; — ce sont toutes les pièces fabrriquées pendant la Révolution, enluminées d'allégories patriotiques, couvertes d'inscriptions jacobines. Quel précieux appendice à l'œuvre de M. Thiers que cette vaisselle de bibliothèque !

« J'ai mangé là, Riancey me le pardonne ! deux côtelettes dans une assiette agrémentée d'une adorable petite guillotine.

« Les côtelettes étaient saignantes. »

FIN



COURBET



COURBET

COURBET

Un biographe affirme qu'il y eut, dans le principe, entre Champfleury et Courbet une *association sérieuse*, formée dans le but coupable d'amener le triomphe du Réalisme. Ceci, de la part de ces messieurs, nous semble une magnifique outrecuidance, et, si le renseignement nous arrive un peu tard pour châtier un

des complices, nous pouvons nous rabattre sur l'autre.

Que M. Courbet se rassure néanmoins : la guerre au ridicule n'implique pas la malveillance.

Voici d'abord une excellente boutade, signée de M. Eugène Woestyn, écrivain de talent, dont par malheur les articles sont rares. Après avoir qualifié les réalistes de *Luthers au biberon*, de *mouches à fiel* et d'*envieux doublés d'impuissance*, épithètes un peu vives, il ajoute :

« Ne les cherchez point sous les nefs des grandes cathédrales de l'art, à la prismatique réverbération des verrières, dans les nuages d'encens ; ils ont supprimé toute cette poésie, les efflorescences de la pierre et les fresques des chapelles, les dalmatiques étincelantes et les bannières symboliques, les mélopées de la liturgie

et les hymnes chantées à la Vierge sainte. Chez eux tout est vulgaire, l'église, le pontife, la langue. Qu'on ne leur demande ni l'enthousiasme, ni les croyances généreuses qui fleurissent l'amandier de la vingtième année. Dans leur appétit de réforme, ces petits docteurs s'en sont pris à l'amour, à la grâce, à l'esprit, à la rêverie, et ont substitué aux voluptés de l'intelligence et aux joies de l'âme l'absolu du commun et l'unité de la laideur. Ils créent à leur image et ils écrivent ou peignent devant un miroir. Que n'ont-ils, comme le pauvre diable de la légende allemande, perdu leur reflet! Pour eux, tout sourire est une grimace, et, s'il leur tombait une larme des yeux, ils en délayeraient la boue où barbottent leur plume et leur pinceau.

« Il me souvient que, le printemps dernier, je revoyais une ferme à la porte de laquelle j'avais, tout enfant, planté un

peuplier. Sous mes yeux, durant dix années, l'arbre avait grandi. Chaque renouveau jetait une écharpe verte sur sa grêle ramille, et chaque été ramenait des couvées d'oiseaux sous ses feuilles, à travers lesquelles les couchants d'automne me semblaient plus beaux. Le peuplier n'était plus où le cherchait mon regard. On m'apprit qu'il avait été abattu et emporté, la veille, par le menuisier du village.

« — Ce n'était qu'un vieil arbre! ajouta-t-on en guise de consolation.

« Un vieil arbre, pour les autres sans doute; mais, pour moi, dix années de jeunesse y mettaient plus de fleurs, de fruits et d'oiseaux que n'en balance à ses joyeux rameaux l'arbre de Noël. Je fus chez le menuisier, désireux de revoir mon cher peuplier, mon vieil ami : il était scié en planches et on en faisait un cercueil.

L'histoire du Réalisme est là tout entière : il coupe l'arbre de la fantaisie, élague la floraison, chasse les nichées joyeuses, équarrit, rabote, et finalement y taille quatre planches entre lesquelles il enterre le génie français. »

Voilà, certes, des vérités nettement dites, et, ce qui ne gâte rien, dites avec une certaine élégance.

M. Gustave Courbet, qui a soulevé tant d'orages et qui a si profondément irrité la critique avec ses premières toiles, *l'Après-dîner à Ornans* et *l'Enterrement d'Ornans*, chercha d'abord le Réalisme dans ses souvenirs d'enfance : il a eu le bon goût d'appliquer le système à sa ville natale, chef-lieu de canton du département du Doubs[1].

Ses études se firent moitié au petit sé-

1. Il y est né le 10 juin 1819.

minaire d'Ornans, moitié au collége royal de Besançon.

La plus chère espérance de l'auteur de ses jours était de le voir entrer dans la magistrature ; mais un père propose et la vocation de son héritier dispose. Envoyé à Paris pour y faire son droit, Gustave étudia les Pandectes dans l'atelier de Steuben, et dessina des académies chez M. Hesse, au lieu de prendre des inscriptions. Sa famille fut saisie de stupeur le jour où elle apprit qu'il venait, non de passer sa thèse, mais de faire recevoir un tableau à l'exposition de 1844.

Nous n'avons pas l'intention d'analyser et de discuter l'une après l'autre les toiles de M. Courbet.

En dehors de quelques portraits réussis, au nombre desquels on peut citer ceux de Berlioz, de Jean Journet, d'Urbain

Cuenot et du chanteur Gueymard, il s'est appliqué religieusement à choisir ses types dans la rusticité villageoise et dans la laideur. C'est ainsi que nous avons eu alternativement *les Paysans de Flagey revenant de la foire*, — *les Demoiselles de village*, — *les Baigneuses*, — *les Lutteurs*, — *la Fileuse*, — *les Cribleuses de blé*, — *les Demoiselles du bord de la Seine*, que sais-je encore?

Dire qu'il n'y a chez M. Courbet ni talent ni verdeur, comme l'ont soutenu certains critiques, est une injustice aussi condamnable que le système de ce peintre bizarre, qui semble provoquer les colères et jeter le défi à toutes les idées reçues.

Chose incompréhensible, au milieu d'une avalanche de tableaux grotesques, il a soin, de temps à autre, d'exposer un

chef-d'œuvre, où la gossièreté systématique disparaît comme par enchantement. Ainsi *les Casseurs de pierres* sont une véritable page de maître, et l'on a vu, dans ces dernières années, une *Chasse au chevreuil* et une *Biche forcée à la neige*, où bien assurément le système est mis en oubli. Tout cela est du Réalisme pourtant, direz-vous : d'accord ; mais c'est le réalisme élevé jusqu'au sommet de la poésie artistique, c'est à dire jusqu'à l'idéal.

Le plus curieux de l'histoire, c'est que M. Courbet se montra d'abord idéaliste pur et forcené romantique. Il ne jurait en littérature que par Shakespeare et Goethe, et les écoles de Venise et de Florence faisaient, en peinture, ses plus chères délices.

Alors que signifie son revirement ?

Il signifie que les natures ambitieuses, qui cherchent le retentissement immédiat et la célébrité hâtive, se fatiguent, se troublent, désespèrent d'arriver jamais à la perfection des modèles, et organisent une coterie spéciale destinée à maintenir leur personnalité en évidence. Toute l'histoire du Réalisme est là. L'auteur des *Aventures de mademoiselle Mariette* et l'auteur des *Baigneuses* s'appliquent à faire école, le premier parce qu'il est trop modeste pour lutter avec Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo, le second parce qu'il ne veut pas dérober une seule branche de laurier aux couronnes du Titien, du Tintoret, de Paul Véronèse, de Cimabuë et d'André del Sarto.

Rien de plus commode que ce procédé du Réalisme : plus vous êtes terre à terre dans vos conceptions, plus vous avez de

talent; plus vous vous écartez de l'idéal, plus vous êtes dans la nature. C'est tout simplement la négation de l'art.

Si vous préférez une explication plus nette, c'est la comédie de l'impuissance.

A moins pourtant, — ceci, je l'avoue, serait de première force, — que M. Courbet, jeune encore, et conservant une belle marge dans l'avenir, n'ait voulu par ses coups de pinceau fantasques attirer l'attention publique, et n'opère, un beau matin, et sans dire gare, une volte-face gigantesque.

— Bah! quelle apparence? allez-vous dire.

Croyez ce qu'il vous plaira; mais pour moi je ne voudrais jurer de rien.

Seulement, au cas où mes prévisions viendraient à se réaliser, je demande à voir, ce jour-là, bien en face et en plein soleil, la figure de Champfleury.

FIN

156 — Paris. — Impr. H. Carion, r. Bonaparte, 64



EN VENTE :

1re Série.

Jules Favre. — Victor Hugo. — Berryer. — Balzac. — Le Père Félix. — Châteaubriand. — Odilon Barrot. — Villemessant. — Dumas père. — Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix). — Auber. — Offenbach. — Gavarni. — Rosa Bonheur. — Emile de Girardin. — Mgr Dupanloup. — Rose Chéri. — Bouffé. — Timothée Trimm. — Gérard de Nerval. — Eugène Guinot. — Crémieux. — Théophile Gautier. — Garibaldi. — Sainte-Beuve. — Paul de Kock. — Jules Janin. — Barbès. — Lacordaire. — Guizot. — Lamartine. — Béranger. — Lamennais. — Charles Monselet. — Ponsard. — Augustine et Madeleine Brohan. — Cavour. — L'Impératrice Eugénie. — Bismark. — Ingres. — Alphonse Karr. — Mazzini. — Canrobert. — François Arago. — Armand Marrast. — Havin. — Méry. — Victor Cousin. — Mme Arnould Plessy. — Elie Berthet. — Etienne Arago. — Arnal. — Adolphe Adam. — Cormenin. — Mélingue.

2e Série.

Pie IX. — Louis Veuillot. — Mérimée. — George Sand. — Henri Monnier. — Félicien David. — Alfred de Musset. — Pierre Leroux. — Scribe. — Thiers. — Ricord. — Ed. About. — Carnot. — Changarnier. — Raspail. — Rochefort. — Villemain. — Beauvallet. — Michelet. — Dupin. — Henri Murger. — Gustave Planche. — Falloux. — Montalembert. — Dumas fils. — Déjazet. — Rachel. — Le P. Hyacinthe. — Clairville. — E. Labiche — Frédérick Lemaître. — Ledru-Rollin. — Blanqui. — Louise Colet. — Garnier-Pagès. — Le P. Enfantin. — Cabet. — Baron Taylor. — St-Marc Girardin. — Napoléon III. — Le prince Napoléon. — Mirès. — Émile Deschamps. — Arsène Houssaye. — Pierre Dupont.

Paris. — Imprimerie H. Carion, 64. rue Bonaparte.